

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1848-1849 : L'exil en Angleterre](#)[Collection](#)[1849 \( 1er janvier - 18 juillet\) : De la Démocratie en France, Guizot reprend la parole](#)[Item](#)[Brompton, Jeudi 28 juin 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

## Brompton, Jeudi 28 juin 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : **Guizot, François (1787-1874)**

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

### Les mots clés

[Conditions matérielles de la correspondance](#), [Eloignement](#), [Enfants \(Guizot\)](#), [Posture politique](#), [Relation François-Dorothée](#)

### Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

### Présentation

Date 1849-06-28

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

### Information générales

Langue Français

Cote AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 11

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

Brompton. Jeudi 28 juin 1849, 3 heures

J'espérais vous voir un moment ce matin. J'aime même les moments. Mais il est 3 heures. Vous ne viendrez pas. J'écris donc. Je rectifie votre nouvelle à l'Impératrice

sur mes assiduités au bal. Je viens de vérifier mon tableau d'invitations en Mai et Juin. J'ai mené deux fois Pauline au bal ( Henriette n'y va pas) et elle y est allée deux fois sans moi. Est-ce assez pour que ce soit drôle ? Je tiens à ma rectification parce que je suis de votre avis dans l'état de mon pays et dans mon état à moi hors de mon pays, le bal ne me convient pas. Je n'irai certes jamais sans mes filles, et comme vous le voyez, je ne les y mène que bien peu. 4 heures et demie Je reprends ma lettre. Je ne veux pas que [vous] soyez tout demain sans moi. Votre tristesse me pèse douloureusement, quoi que je fusse bien fâché si vous n'étiez pas triste. Depuis bien longtemps, je ne vous vois pas, je ne pense pas à vous sans avoir devant les yeux cette amère séparation. Elle est inévitable. J'ai tardé autant que je l'ai pu décentement, à rentrer dans mon pays. Je ne puis pas ne pas y rentrer, et ne pas saisir le bon moment d'y rentrer. Et en y rentrant, je ne puis pas ne pas aller d'abord m'établir au Val-Richer. Toutes les nécessités de toute sorte, tous les avis de tous mes amis m'en font une loi. Si vous pouviez croire que j'en suis, que j'en serai aussi triste que vous ! Si vous saviez tout ce que sont pour moi votre affection, votre conversation, votre présence, notre intimité ! Vous me manquez déjà tant quand nous sommes près, quand nous nous verrons demain ! Que sera-ce quand nous serons loin, et sans savoir quand nous nous verrons ? Je suis plus enclin que vous à l'espérance, à la confiance. Vous viendrez bientôt à Paris. Vous y resterez plus longtemps que vous n'aurez dit. Nous nous y rejoindrons plus souvent que nous ne l'attendons. Je crois cela. Je le crois vraiment. Croyons le ensemble. Nous serons encore bien assez tristes. En le croyant, nous ferons bien mieux ce qu'il faudra pour que cela soit. J'aime mieux vous l'écrire que vous le dire. Je compte partir du 15 au 20 juillet. Je ne veux pas manquer le moment opportun et que tout le monde juge opportun. Tout le monde s'attend à me voir revenir bientôt. On ne comprendrait pas pourquoi je tarde plus longtemps et si je tardais longtemps, on demanderait ensuite pourquoi je reviens. De plus, le bail de ma maison finit le 18 Juillet. J'espère que d'ici là le choléra aura quitté Paris, et que vous aussi vous y retournerez vers la même époque. Quand nous serons ensemble en France, ce sera un commencement de réunion. Je ne puis pas vous parler d'autre chose, quand même j'aurais autre chose à vous dire. Je mettrai, cette lettre à la poste en allant dîner. Vous l'aurez demain, à je ne sais quelle heure. Après-demain. nous aurons quelques bonnes heures. J'espère que cela ne tient pas uniquement à mon tour d'esprit, plus optimiste que le vôtre ; mais j'ai la confiance que nous aurons encore de bonnes années. J'ai une peine immense à me figurer que je n'aurai pas ce que je désire ardemment. J'ai pourtant assez vécu pour savoir que je m'y suis souvent trompé. Adieu, adieu. Adieu. Adieu. G.

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Brompton, Jeudi 28 juin 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1849-06-28

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 12/02/2026 sur la plate-forme EMAN :  
<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/2989>

Copier

## Informations éditoriales

Date précise de la lettreJeudi 28 juin 1849

Heure3 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationRichmond

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionBrompton (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 12/01/2022 Dernière modification le 18/01/2024

---

Prompton - Jeudi 28 Juin 1849<sup>2323</sup>  
3 Heures

I'espérai vous voir un moment  
ce matin. J'aime même le moment. Mais  
il est 3 Heures. Vous ne viendrez pas. J'aurai  
donc.

Je rectifie votre nouvelle à l'Impératrice  
sur ma assiduité au bal. Je viens de vérifier  
mon tableau d'invitation en Mai et Juin. J'ai  
muni deux fois Pauline au bal (Henriette  
n'y va pas), et elle y est allée deux fois.  
Sans moi. Est-ce assez pour que ce soit droit?  
Je tiens à ma rectification parce que je suis  
de votre avis. Dans l'état de mon pays, et  
dans mon état à moi hors de mon pays, le  
bal ne me convient pas. Je n'aurais certes  
jamais sans ma filles, et comme vous le  
voyez, je ne les y mène que bien peu.

Le Rêve et Demie.

Je reprends ma lettre. Je ne veux pas que  
soyez tout déçus. Sans moi. Votre tristesse  
me pèse douloureusement, quoi que je fasse.  
Bien fâché si vous n'êtes pas triste. Depuis  
bein longtun, je ne vous vois pas, je ne parle  
pas, à vous. Sans, avoir devant les yeux cette

Amère séparation. Elle est inévitable. J'ai tenté, autant que je l'ai pu délicatement, à rentrer dans mon pays. Je ne puis pas ne pas y rentrer, et ne pas saisir le bon moment d'y rentrer. Et en y rentrant, je ne puis pas ne pas aller d'abord établir au Val Richer. Toutes les nécessités de toute sorte, tous les avis de tous mes amis m'en font une loi. Si vous pouviez croire que j'en suis, que j'en serai aussi triste que vous ! Si vous saviez tout ce que vous pour moi votre affection, votre conversation, votre présence, votre intimité ! Vous me manquez déjà tant quand nous sommes près, quand nous nous verrons demain ! Qui sera-ce quand nous serons loin, et vous, d'avois quand nous nous verrons ? Le soir plus ancré que vous à l'espérance, à la confiance. Vous viendrez bientôt à Paris. Vous y resterez plus longtemps que vous n'auriez dit. Nous nous y rejoindrons plus souvent que nous ne l'attendons. Je crois cela. Je le crois vraiment. Crayons-le ensemble. Nous serons encore bien assez tristes. En la cravant, nous ferons bien mieux ce qu'il faudra pour que cela soit.

J'aime mieux vous écrire que vous

le dire. Je compte de ne vous pas dire que tout le monde s'attend. On ne comprendrait plus longtemps, et demanderait ensuite le but de ma maigrise qui d'ici à Paris, et que vous nous la même époque ensemble en France de réunion.

Je ne puis pas quand même j'aurai mis à cette lettre. Vous l'aurez quelle heure. Après quelques bonnes heures, mais uniquement optimiste que de nous, aujourdhui, j'ai une peine importante, je n'aurai pas de temps pourtant alors je n'y suis pour rien. Adieu. Adieu.

éitable. J'ai tardé, le dire. Je compte partir du 15 au 20 Juillet. Je ne vous pas manqué le moment opportun, mais ne pas y, bon moment d'y, je ne puis pas, ne à au Val Richer. Sorte, tous, les avis une loi. Si vous que j'en serai vous, savez tout Paris, et que, vous aussi, vous y retournez, ma affection, votre vers la même époque. Quand nous, serons, notre intimité ! quand nous, sommes vous, demain ! vous, loin, et sans, vous ? Je suis l'espérance, à la tout à Paris. que vous rejoindrons plus volont. Je crois, Crayon, le ensemble, y toutes. En la temps ce qu'il

le dire. Je compte partir du 15 au 20 Juillet. Je ne vous pas manqué le moment opportun, et que tout le monde juge opportun. Tous le monde s'attend à une visite revenue bientôt. On ne comprendroit pas, pourquoi je tarde plus longtemps, et si je tarde longtemps, on demanderoit ensuite pourquoi je reviens. Depuis, le bail de ma maison finit le 18 Juillet. J'espère que d'ici là le choléra aura quitté Paris, et que, vous aussi, vous y retournez, notre intimité ! Ensemble en France, ce sera un commencement de réunion.

Je ne puis pas vous parlez d'autre chose, quand même j'aurai autre chose à vous dire. Je mettrai cette lettre à la poste en allant dans. Vous l'aurez demain, à je ne sais quelle heure. Après demain, nous aurons quelques bonnes heures. J'espère que cela n'aura pas uniquement à mon état d'esprit, plus optimiste que le vôtre ; mais j'ai la confiance que nous aurons encore de bonnes années. J'ai une peine immense à me figurer que je n'aurai pas ce que je desire ardemment. J'ai pourtant assez vécu pour savoir que je n'y suis souvent trompé. Adieu. Adieu.

Verrez que vous